

scolarisées? Si la production de l'objet Québec est relative à une « conscience historique », celle-ci peut-elle se confondre avec une « conscience politique »? Le Québec ne deviendrait-il plus que l'apanage d'une élite politique et intellectuelle? Meunier souligne très bien dans son texte introductif – qui pose directement la question de la production de l'objet Québec – que les « pratiques culturelles ne suivent pas nécessairement les discours idéologiques et savants. Les pratiques sont ancrées dans une structure sociale qui ne cesse pas d'exister du jour au lendemain » (p. 5). Alors, qu'en est-il de ces « pratiques »?

Ce livre est une invitation, me semble-t-il, à l'étude des « pratiques réelles » (Lefebvre), de « l'activité pratique concrète » (Labelle), de « l'enracinement » (Bock-Côté) dans un territoire, à la fois religieux, politique et médiatique, économique, culturel, etc., qui renvoient plus généralement à des « modes de vie », à des conditions de vie ou à des formes sociales d'existence qui ne se réduisent pas à la rationalité instrumentale qui, même dominante, ne résume pas la rationalité des pratiques sociales. Ce serait devenir prisonnier de son propre point de vue et de sa propre pratique qui reproduit peut-être cette logique dominante.

Pourquoi ne pas considérer avec Jean-Jacques Simard, cité par Laniel, que le « Québec actuel n'a pas quarante ans et demeure à cette heure une hypothèse » (tout comme la sociologie repose sur l'hypothèse de l'existence de sociétés), et que l'une des pistes d'exploration de cette hypothèse serait de ne pas considérer la culture (et le social) comme une catégorie résiduelle (Labelle) et d'inscrire la dimension symbolique dans la matérialité des rapports sociaux, sans hiérarchiser l'une ou l'autre dimension, sans non plus penser que la « conscience collective » se réduit à la (ou se déduit de la) « conscience politique » et que le « monde politique » serait plus « objectif » que le « monde symbolique ». Sinon en quoi l'objet Québec ne serait-il pas qu'une production intellectuelle faite par et pour des intellectuel.les?

— Frédéric Parent
Université du Québec à Montréal

Serge Gagnon. *Destin clandestin : autobiographie intellectuelle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 228 p.

Le genre de l'autobiographie n'a jamais été particulièrement prisé par les historiens, ce qui rend d'emblée ce livre intrigant, d'autant plus que Serge Gagnon parle d'un « parcours de vie écoulé dans la semi-clandestinité ». Il ne s'agit pourtant pas d'un livre sur les suites de la Révolution française ou sur la dissidence soviétique, mais sur le Québec de l'après-Révolution tranquille. On y suit l'itinéraire de l'auteur à partir de trois chemins : l'œuvre historique, les aléas professionnels à l'université et l'engagement catholique.

Après un survol de sa jeunesse et de son entrée au collège classique, Gagnon aborde son parcours académique, qui débute à l'Université Laval au début des années 1960, sous l'égide de Marcel Trudel et de Jean Hamelin, véritables éveilleurs de vocation historique. Rapidement, le jeune Gagnon fait sa marque et côtoie les grands historiens du Québec et du Canada. Les opportunités scientifiques et les offres d'emploi abondent (Sir George Williams, Ottawa, Trois-Rivières), et Gagnon semble avoir l'embarras du choix. À cet égard, le « destin clandestin » ne saute pas tout de suite aux yeux, et les tribulations professionnelles de Gagnon feraient sourire la masse des post-doctorants de notre époque. Mais ce n'est pas le seul choc générationnel qui les attend.

Les démêlés de Serge Gagnon l'historiographe occupent le quatrième chapitre, dans lequel on revisite ses passes d'armes avec Fernand Ouellet et Ronald Rudin. Le « mystère » de la transition scientifique (de l'historiographie à l'histoire des mentalités) s'éclaircit graduellement. L'un des historiens québécois les plus « français » de sa génération, Gagnon va bientôt privilégier la religion, la famille, la mort et le sexe d'hier à aujourd'hui. Mais cette transition tient tout autant à l'engagement (disons « moral ») de l'historien avec le grand combat qui, après la semi-clandestinité, va s'affirmer chez lui au cours des années 1980-2000 : celui pour la reconnaissance de l'importance

de la religion catholique. Conséquemment, c'est toute la société québécoise dite post-religieuse qui passe au tordeur.

Il ne s'agit pourtant pas d'un catholicisme social pétri d'influences personalistes; la némésis de l'historien, qui se fait essayiste pour l'occasion, c'est la « modernité hédoniste » d'un Occident qui « carbure aux appels à la jouissance » (p. 101). Ce combat – qu'il devine perdu d'avance – cristallise toute l'autobiographie de Gagnon, révélant par là une certaine nostalgie de l'expérience du temps où le présent, à force d'efforts, de rigueur et de volonté, était sacrifié sur l'autel du futur. Le lecteur doit alors encaisser le choc d'un moralisme dans lequel fusent les récriminations contre l'absence d'autorité à l'école, la famille éclatée, la baisse du taux de fécondité, la jeunesse corrompue et l'enseignement de la masturbation [*sic*]. Le livre aurait d'ailleurs pu s'intituler *Le Québec ou les infortunes de la vertu*.

Mais tout n'est pas perdu pour le lecteur de bonne volonté; en mettant les choses en perspective, il pourra s'attacher par un autre chemin à ce parcours somme toute atypique pour un historien québécois. Serge Gagnon, qui a souvent dû montrer patte blanche à ses collègues pour ne pas brusquer leur sensibilité antireligieuse, exemplifie en fait les tribulations d'un croyant catholique dans une période athée ou agnostique. Il est également en porte-à-faux avec le fédéralisme et l'indépendantisme. C'est à ce sujet que le destin clandestin se révèle un peu mieux.

L'égo-histoire de Serge Gagnon, si elle n'est pas aussi fine que les portraits d'historien qu'il traçait lui-même dans ses premiers ouvrages, donne plusieurs matériaux pour une analyse médiologique. L'historien consacre une grande partie de l'ouvrage à l'accueil (universitaire et public) fait à ses livres, ce qui soulève la question de la réception, souvent difficile lorsque les « valeurs » sont exposées avec transparence, de certaines histoires. On y suit également l'aventure d'un Québécois au fil des tribulations du biculturalisme canadien et des collaborations scientifiques qui en découlent au cours des années 1960-1970. Gagnon, un des rares historiens québécois de cette époque à être bien connecté aux réseaux canadiens-anglais, doit naviguer

entre les courants fédéraliste et séparatiste, optant finalement pour le « mariage de raison » entre le Québec et le Canada.

En terminant la lecture du livre, j'ai mis le doigt sur mon malaise, qui se résume à un fait : ce livre aurait dû être écrit par quelqu'un d'autre. Serge Gagnon, en voulant donner l'heure juste sur son apport à l'historiographie, revisite les comptes rendus élogieux de ses ouvrages, ferraille à quarante ans de distance avec ses critiques, énumère la quantité de ses livres vendus ou utilisés dans les plans de cours de ses collègues... Entreprise de réhabilitation, l'égo-histoire de Serge Gagnon, en fin de compte, touche peu le lecteur; c'est, en fait, le témoignage d'un conservateur non conformiste qui suscite la curiosité.

Mais à trop insister sur cette curiosité, je risquerais de ranger ce livre dans un certain *folklore*, alors qu'il nous invite plutôt, à coups d'esquisses un peu désordonnées, à assumer un malaise persistant dans le récit collectif québécois. Bien que la solution de Serge Gagnon (travailler plus, jouir moins) puisse apparaître à plusieurs comme une inversion compensatrice typique – et déjà fortement datée – de la génération des baby-boomers, l'invitation à réfléchir autrement à la grande rupture symbolique que fut la Révolution tranquille demeure pertinente.

— Daniel Poitras
Université de Toronto

Alex Gagnon. *La communauté du dehors : imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 500 p.

« Dans une société en mouvement, le fait divers est un épicerie » (p. 8-9), nous explique Ivan Jablonka dans l'introduction à son récit-enquête *Laëtitia ou la fin des hommes*. Un constat similaire guide l'étude d'Alex Gagnon, par ailleurs contemporaine au livre de Jablonka. Parue en 2016, *La communauté du dehors* prend appui sur trois faits divers du XIX^e siècle, trois crimes devenus célèbres, pour recomposer la généalogie des représentations du criminel et exposer